



# L'émergence du tourisme dans les territoires de l'Afrique tropicale française (années 1920-1950

Sophie Dulucq

## ► To cite this version:

Sophie Dulucq. L'émergence du tourisme dans les territoires de l'Afrique tropicale française (années 1920-1950. Colette Zytnicki et Habib Kazdaghli. Le tourisme dans l'empire français. Politiques, pratiques et imaginaire (XIXe - XXe siècles), Publications de la Société Française d'Histoire d'Outre-Mer, pp.61-72, 2009. <hal-00963868>

**HAL Id: hal-00963868**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00963868>**

Submitted on 24 Mar 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour citer cet article :

Sophie Dulucq, « L'émergence du tourisme dans les territoires de l'Afrique tropicale française (années 1920-1950) », in Habib Kazdaghli et Colette Zytnicki (dir.), *Le tourisme dans l'empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, p. 61-71.

## **L'ÉMERGENCE DU TOURISME DANS LES TERRITOIRES DE L'AFRIQUE TROPICALE FRANÇAISE (années 1920 – 1950)**

La mise en tourisme des colonies françaises d'Afrique subsaharienne a été plus tardive, plus timide et moins poussée que celle des pays du Maghreb. Diverses pratiques touristiques s'y sont néanmoins développées dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, selon des modalités qui s'apparentent pour une bonne part à celles du modèle colonial nord-africain. Mais le tourisme a également pris son essor sous des formes originales, liées à la spécificité des territoires d'AOF et d'AEF.

Un petit voyage s'impose dans cette « Afrique Noire » que les premiers voyageurs des années 1920 croient promise à un brillant avenir touristique – à l'image de Paul Morand qui se laisse aller à prophétiser l'ouverture prochaine de la boucle du Niger à une intense activité touristique. Il s'imagine, sur un mode humoristique et bien sûr délibérément excessif, qu'elle pourrait rivaliser un jour avec celle de la côte d'Azur ou des sites de l'Afrique du Nord :

« En m'arrêtant à nouveau, ce matin, à Niafouké, sur le Niger, je réfléchissais à l'agrément qu'il y aurait, un jour prochain, à hiverner ici, en cette Afrique française, qui est le pays le meilleur marché du monde. (...) Ce n'est d'ailleurs pas à Tombouctou qu'on passera l'hiver, mais à l'ouest et à l'est de cette ville. Mopti ou Gao. Il y aura là, pour les premiers arrivants, quelques belles années. Puis les spéculateurs de terrains s'y mettront. Les nègres porteront sur leurs casquettes des noms d'agence, sortiront des bretelles, éliront des députés, le désert sera sillonné de distributeurs d'essence, les biches ne courront plus à la file et les chefs de village vendront des pièces détachées Citroën.<sup>1</sup> »

C'est à découvrir ces « autres expériences » du tourisme en situation coloniale que convie le présent article. En décalant légèrement le regard vers le sud du Sahara, cette étude doit contribuer à enrichir notre connaissance des multiples modalités de la domination impériale – qui est également passée par le développement du tourisme aux colonies –, et présentera quelques pistes d'investigation aux chercheurs intéressés par ces thématiques.

---

<sup>1</sup> Paul Morand, *AOF. De Paris à Tombouctou*, Paris, Flammarion, 1928, pp. 55-56.

Cette étude développera quelques aspects, parmi d'autres<sup>2</sup>, de l'histoire des conditions et des structures de développement du tourisme africain et africain. Tout en proposant une esquisse de périodisation, il s'agira avant toute chose de mettre en évidence l'émergence d'acteurs du développement touristique au sud du Sahara et notamment d'étudier le volontarisme des autorités coloniales en matière d'aménagement touristique. De même, il s'agira de repérer un certain nombre d'acteurs privés actifs sur le terrain africain. Mais au-delà des premiers résultats de recherche et de l'esquisse d'une périodisation, cette contribution fournira aussi l'occasion d'un tour d'horizon rapide des sources disponibles sur le sujet – nombreuses et de nature variée – et d'un état des lieux de la bibliographie existante – fort réduite, tant il est vrai que l'histoire du tourisme dans les colonies d'Afrique subsaharienne n'en est encore qu'à ses balbutiements.

De futures recherches devront tout particulièrement s'appesantir sur les pratiques des premiers touristes, mais aussi sur les usages et les appropriations, par les Africains eux-mêmes, de cette nouvelle activité qu'est le voyage d'agrément aux colonies.

### **Le temps des pionniers (années 1900 – années 1920)**

Le voyage touristique en Afrique s'est, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, vécu sur le mode de l'aventure personnelle et du frisson, apanage d'une frange de voyageurs indépendants qui sont nombreux à publier un compte rendu de leurs pérégrinations africaines : récits de voyage, récits de chasse, récits de raids en automobile ou en avion<sup>3</sup>. Ces récits se calquent volontiers sur le modèle des récits d'exploration du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'exemple de celui du baron Jacques de Foucaucourt qui décrit en ces termes les pistes sahariennes du Soudan français, en 1928 :

« Les voyageurs qui parcourent le sud Sahara voient encore fréquemment les longues

---

<sup>2</sup> Pour d'autres aspects – et notamment les dimensions relevant de l'histoire culturelle et de l'histoire des représentations – on pourra se reporter à un futur numéro des *Cahiers d'Études africaines* consacré à la mise en tourisme des cultures africaines. Pour l'histoire de ce tourisme à l'époque coloniale, voir notamment Sophie Dulucq, « Découvrir l'âme africaine. Les temps obscurs du "tourisme culturel" en Afrique coloniale française (années 1920-années 1950) », à paraître en 2009.

<sup>3</sup> Voir, parmi bien d'autres ouvrages, quelques récits des années 1920 et 1930 : Baron Jacques de Foucaucourt, *Les deux rives du Tanzrouit N'Ahenet. de l'Algérie au Soudan par le Sahara. 5000 kilomètres en automobile dans le désert et la brousse. Guide transsaharien. Récit de voyage, suivi de quelques conseils pratiques et d'une bibliographie*, 1929 ; Henri de Kérillis, *De l'Algérie au Dahomey en automobile. Voyage effectué par la seconde mission Gradis à travers le Sahara, le Soudan, le territoire du Niger et le Dahomey (15 novembre-11 décembre 1924). Avec 65 illustrations hors texte et une carte*, Paris, Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1925 ; Alphonse Gautier, *Dix-huit mille kilomètres à travers l'Afrique, de l'Océan Indien à la Méditerranée, par le Cameroun, le Tchad, l'Oubangui, la Nigeria, le Niger, le Soudan, le Tademaït et le Sahara (Récit du voyage réalisé en auto par Madame et Monsieur Alphonse Gautier en 1937)*, Paris, 1942 ; René Lefort, *En AOF et AEF. Extrait du carnet de notes d'un médecin en vacances*, Masson, 1931, 19 p. ; Émile-Louis Bruneau de Laborie, *Guide de la chasse et du tourisme en Afrique centrale et spécialement au Cameroun*, Paris, Éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1931, 170 p. ; etc.

lignes de cadavres auxquels adhère la peau desséchée<sup>4</sup> ».

Cette littérature hybride lorgne à la fois vers le genre solidement établi du classique récit d'exploration et vers une information véritablement touristique. À partir des années 1900, les voyageurs découvrant l'Afrique commencent en effet à se comporter comme d'authentiques touristes, voyageant pour leur agrément et attendant un certain nombre de services et de prestations (hébergement, activités variées...). Bon nombre des textes qu'ils rédigent à leur retour se substituent d'ailleurs aux guides touristiques, encore rares dans cette partie de l'Empire français avant les années 1920. Ils proposent à leurs lecteurs toute une série des renseignements précieux : horaires des chemins de fer ou des lignes maritimes, conseils pratiques en matière d'hygiène, d'habillement ou de nourriture, propositions d'itinéraires, recommandations d'hébergement, etc. L'écrivain Paul Morand, qui voyage en AOF durant l'année 1928<sup>5</sup>, fait une liste de « Conseils pratiques » dans la postface de son livre, de même que le baron de Foucaucourt déjà cité<sup>6</sup>. Ils signalent la nécessité d'emporter plusieurs malles et cantines de fer contenant des provisions, des réchauds, des lits pliants, des appareils photographiques, du matériel de camping et de chasse, des tubs et des cuvettes, des médicaments, des pièces de rechange automobiles, des cartes, un thermomètre (si possible gradué jusqu'à 75° !), ainsi que des lunettes de soleil, de nombreux vêtements – dont plusieurs costumes élégants pour les réceptions éventuelles –, sans oublier l'indispensable casque colonial dont ils préconisent fermement l'usage « entre le lever et le coucher du soleil ».

De village en village, Paul Morand engage des porteurs, des boys, des cuisiniers, des chauffeurs, des guides de chasse, etc., et garde sur lui de l'argent liquide ; il conseille d'ailleurs d'avoir toujours sur soi une grosse liasse de billets de 5 francs et des pièces de 1 franc, car il faut payer au jour le jour les porteurs et verser de nombreux « matabiches » (pourboires). Foucaucourt préconise de son côté de recruter sur place des domestiques parmi les anciennes ordonnances de l'armée<sup>7</sup>. André Gide, lors de son fameux *Voyage au Congo* – qui, au-delà de la portée politique de l'enquête, révèle un nombre non négligeable de pratiques typiques du tourisme de l'époque – embauche quant à lui 48 porteurs pour sa petite caravane, composée de quelques Européens lourdement chargés<sup>8</sup> ! Rares sont ceux qui voyagent léger à l'exemple de Lucie Couturier, qui se loge dans les quartiers indigènes,

---

<sup>4</sup> Baron Jacques de Foucaucourt, *op. cit.*, p. 53.

<sup>5</sup> Paul Morand, *AOF : De Paris à Tombouctou*, Paris, Flammarion, 1928, p. 123 sq.

<sup>6</sup> Baron de Foucaucourt, *op. cit.*, p. 133

<sup>7</sup> *Idem.*

<sup>8</sup> André Gide, *Voyage au Congo*, Paris, Gallimard, 1927, p. 199.

boycotte les résidences administratives et prend le train en 2<sup>e</sup> classe<sup>9</sup>.

La forme dominante du voyage d'agrément en Afrique suppose, on le voit, une logistique lourde, du temps (plusieurs mois de déplacement, généralement entre décembre et mars) et beaucoup de moyens : ce tourisme de minorité se situe dans le lointain prolongement des « grands tours » de l'époque moderne et comporte une double dimension de modernité et d'atavisme aristocratique<sup>10</sup>. Diverses brochures officielles insistent d'ailleurs sur le caractère élitiste du voyage en Afrique ; en 1924, le *Bréviaire du tourisme en AOF* édité par le Gouvernement général de la Fédération, évalue le budget nécessaire aux voyageurs : il se monte à 30 000 francs pour le séjour de trois mois environ<sup>11</sup>. On a durablement affaire à un tourisme d'élite où les voyageurs, peu nombreux, réclament parfois une nourriture aussi exotique que possible et un dépaysement total, tout en recherchant un certain confort<sup>12</sup>. Au milieu des années 1920, André Citroën caresse même – en vain – le rêve de réaliser une liaison automobile régulière entre Colomb-Béchar, en Algérie, et la boucle du Niger, afin d'y développer le tourisme de luxe<sup>13</sup>.

La question des transports occupe de fait une place de choix dans les préoccupations des premiers touristes : l'automobile surtout, mais aussi le train, la pirogue, le cheval, les petits avions (surtout à partir des années 1930) rendent possibles les déplacements dans une Afrique coloniale où les infrastructures ne sont guère développées. Si les touristes arrivent majoritairement par bateau<sup>14</sup> – de nombreuses compagnies maritimes desservant les ports ouest et centre-africains –, la traversée automobile transsaharienne depuis l'Algérie ouvre aussi un accès à l'AOF aux touristes entreprenants. Ceux-ci doivent néanmoins se munir obligatoirement d'une TSF et respecter scrupuleux du règlement de circulation dans le Sud saharien (notamment la nécessité de se signaler aux autorités militaires et administratives). À partir du milieu des années 1920, une entreprise de transport privée, la C<sup>ie</sup> Générale transsaharienne, ouvre une liaison régulière entre Colomb-Béchar, Reggan et Gao (cinq jours de voyage). Dès 1928, elle assure six mois par an un service régulier,

---

<sup>9</sup> Yoland Marcin, *La naissance du tourisme dans l'Afrique coloniale française*, Master I d'histoire, Université de Toulouse-le Mirail, 2006.

<sup>10</sup> Tyler Stovall, « Introduction » au numéro spécial de *French Historical Studies* (vol. 25, n° 3, summer 2002), p. 419. Ce numéro consacré au tourisme en France, aborde la question du tourisme dans l'Empire colonial français durant l'entre-deux-guerres.

<sup>11</sup> Gouvernement général de l'Afrique occidentale française, *Bréviaire du tourisme en AOF*, Paris, Larose, 1924, 8 p.

<sup>12</sup> Ellen Furlough, « Une leçon de choses. Tourism, Empire and the Nation in Interwar France », *French Historical Studies*, vol. 25, n° 3, summer 2002, pp. 441-473.

<sup>13</sup> Alison Murray, « Le tourisme Citroën au Sahara (1924-1925) », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n° 68, 2000, p. 98.

<sup>14</sup> Yoland Marcin, *op. cit.*, p. 15.

d'octobre à avril, avec un départ à 6 h du matin le 1<sup>er</sup> de chaque mois<sup>15</sup>.

En l'absence d'équipements hôteliers en dehors des grandes villes aofiennes, les voyageurs peuvent compter sur les administrateurs coloniaux et les militaires pour trouver un hébergement. Les commandants de cercle, qui entretiennent des cases de passage pour les voyageurs, sont tenus d'y accueillir les touristes de passage. Comme le signale Paul Morand, « il y a dans chaque village un gîte d'étape (de l'Administration) » et, si l'on rencontre en général bon accueil de la part des fonctionnaires européens, il est recommandé de « se munir d'une lettre d'introduction du gouvernement général, à Dakar » et de « télégraphier d'avance chez les administrateurs de cercle au premier interprète ou à l'écrivain (public)<sup>16</sup> ». À Gao, en 1928, le baron de Foucaucourt est logé d'abord à la Maison des Hôtes, « case spacieuse aux murs chaulés » (en fait, gîte de l'Administration), puis dans un bâtiment un peu plus confortable<sup>17</sup>. Le récit qu'il fait de son périple en Afrique de l'Ouest est d'ailleurs dédié à plusieurs administrateurs et militaires, notamment au Général Meynier, directeur des Territoires du Sud algérien, défenseur du projet du Transsaharien et futur promoteur du tourisme intercolonial dans les années 1930.

La très grande majorité des récits attestent de la grande distance entre colonisateurs et colonisés, entre touristes français et populations autochtones (sauf dans les rapports d'employeur à employé), mais ils témoignent en revanche d'une forte sociabilité « blanche » et « coloniale » au cours des pérégrinations touristiques. Les Européens établis à demeure dans les colonies « se disputent l'honneur, parfois fastidieux, de recevoir les voyageurs venus du nord ou de l'ouest » : les touristes de passage à Gao passent ainsi « les soirées sur la terrasse, à boire l'apéritif avec vue sur le Niger et la Croix du Sud, à manger des papayes et des goyaves, rafraîchis par le boy-panka et servis par des domestiques à une table à la nappe immaculée et aux cristaux brillants<sup>18</sup> ».

Les principales pratiques touristiques sont perceptibles à travers les récits de voyage et dans les conseils prodigués par les toutes premières brochures des années 1920. La chasse et le campement en plein air y figurent au premier rang<sup>19</sup>, ainsi que la photographie<sup>20</sup>. La découverte de la faune et de

---

<sup>15</sup> Sophie Dulucq, « Le Sahara vu d'AOF (c. 1900- c. 1950) : un mirage touristique ? », Communication orale aux journées d'étude de Tozeur, décembre 2005 (Programme CMCU « Le tourisme au Maghreb, un fait culturel majeur »), inédit. Sur la question des liaisons automobiles transsahariennes, voir notamment Baron de Foucaucourt, *op. cit.*, p. 133 sq.

<sup>16</sup> Paul Morand, *op. cit.*, p. 123.

<sup>17</sup> Baron de Foucaucourt, *op. cit.*, *passim*.

<sup>18</sup> *Idem*, p. 83.

<sup>19</sup> Voir, entre autres très nombreux textes : Émile-Louis Bruneau de Laborie, *Les chasses en Afrique française. Carnets de route*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1929, 342 p. ; François de Coutouly, « Gros et petit gibier en A.O.F. », *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'AOF*, 1925, p 217 et 569 ; G. D. Romecourt, *Grandes chasses et petites choses d'Afrique*, Firmin-Didot, 1934 ; etc.

la flore, la vision du désert, de la forêt, des grands fleuves (notamment du Niger) prédominent et s'imposent peu à peu, à mesure que se construit une topographie des « sites » touristiques<sup>21</sup>. Certains sites sont en effet, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des étapes obligées sur les itinéraires soudanais : Tombouctou en fait partie et attire une vingtaine de touristes par an dès 1900-1910<sup>22</sup> – ce chiffre étant vraisemblablement en nette croissance au cours de la décennie suivante. Pourtant, inlassablement – et ce, dès l'époque des voyages d'exploration du XX<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup> –, les touristes expriment leur profonde déception devant la faible impression que leur procure la ville mythique.

Mais les touristes sont également invités à jouir de la couleur locale : ils doivent se rendre sur les marchés, assister à des « tam-tams » visiblement organisés pour eux par l'Administration, rencontrer à l'occasion des notables indigènes<sup>24</sup>. Les relations avec la population locale sont souvent présentées comme agréables ; guides touristiques et récits personnels exaltent souvent la beauté des indigènes, hommes et femmes, vantent la sécurité des déplacements et la facilité des contacts, tout en distillant de façon fort paternaliste (et parfois raciste), des considérations sur la mission civilisatrice et sur l'œuvre coloniale de la France.

### **Les prémisses d'une politique touristique dans l'entre-deux-guerres**

Si, jusqu'aux années 1920, le tourisme en Afrique coloniale française concerne essentiellement des voyageurs individuels – quelques dizaines ou centaines de personnes tout au plus –, on observe dès l'entre-deux-guerres les balbutiements d'un développement touristique soutenu par l'Administration<sup>25</sup> et porté par quelques rares entreprises privées.

En publiant les premières brochures de « propagande touristique », en mobilisant administrateurs, militaires et savants coloniaux, les autorités coloniales n'hésitent pas à inventorier des sites, à proposer des circuits, à dispenser des conseils pratiques aux voyageurs, tout en vantant

---

<sup>20</sup> De nombreux renseignements et conseils sont ainsi prodigués pour l'utilisation des produits photographiques en climat tropical.

<sup>21</sup> Sur ces questions d'invention des lieux, voir le remarquable article de JoAnn McGregor sur la mise en tourisme des chutes Victoria à l'époque coloniale : « The Victoria Falls 1900-1940. Landscape, Tourism and the Geographical Imagination », *Journal of Southern Africa Studies*, vol. 29, N° 3, Sept. 2003, p. 717-737

<sup>22</sup> Lucien Marc, « Quand j'étais maire de Tombouctou », *Le Tour du Monde*, 1913.

<sup>23</sup> Isabelle Surun, « La découverte de Tombouctou : déconstruction et reconstruction d'un mythe géographique », *L'Espace géographique*, n° 2, 2002, p. 131-144.

<sup>24</sup> Sophie Dulucq, « « Découvrir l'âme africaine. Les temps obscurs du "tourisme culturel" en Afrique coloniale française (années 1920-années 1950) », *Cahiers d'études africaines*, n° 193-194, 2009, p. 27-48.

<sup>25</sup> Je m'appuierai particulièrement ici sur le mémoire de Master 1 soutenu en 2006 à l'université de Toulouse 2 par Yoland Marcin. Je remercie aussi Marc Michel qui m'a signalé l'existence de quelques mémoires de maîtrise d'histoire soutenus sous sa direction à l'Université de Provence et qui traitent du tourisme en Afrique.

les mérites de l'œuvre coloniale<sup>26</sup>. L'apparition de ces guides touristiques est tardive par rapport au Maghreb puisque le premier paraît en 1924 pour l'AOF, dans les années 1940 pour l'AEF.

Cette apparition témoigne néanmoins d'une prise de conscience du gouvernement général de l'AOF – puis de l'AEF – des possibilités qu'offre le passage de touristes venus de métropole. Les services gubernoraux aofiens, qui ont réuni au début des années 1920 une commission d'étude sur le tourisme, utilisent le rapport émanant de cette instance de réflexion pour le transformer assez rapidement en guide touristique opérationnel. Ces premiers guides publiés sont régulièrement réédités et augmentés jusqu'aux années 1950<sup>27</sup>. Ils serviront plus tard de matrice aux futurs « guides bleus » de l'AOF, le premier du genre<sup>28</sup> (1958) s'appuyant directement sur les anciennes publications commanditées par l'Administration. La multiplication des brochures touristiques marque aussi le triomphe et l'adaptation d'un genre, le guide de voyage contribuant, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, à définir ce qui est touristiquement pertinent. Divers érudits et savants coloniaux, notamment ceux de l'Institut français d'Afrique Noire de Dakar, sont d'ailleurs mis à contribution pour la rédaction des notices.

Des organismes *ad hoc* s'implantent progressivement, tant au niveau des fédérations qu'au niveau des territoires, tandis que l'Agence des Colonies et le siège de l'AOF servent de bureaux d'information touristique à Paris. Dès 1935 est créé le Syndicat d'Initiative de l'AOF (SITAOF)<sup>29</sup> dont l'action tourne principalement autour de la publication de « brochures de propagande » comme on vient de le voir, mais aussi autour de la délimitation d'itinéraires touristiques<sup>30</sup>. Les

---

<sup>26</sup> Voir par exemple, dès avant la Première guerre mondiale : Jules Leprince, « Le tourisme colonial. À travers le Labé (Fouta-Djalon) », *Revue Coloniale*, 1910, p 385-390, 400-425, 480-493.

<sup>27</sup> Voir notamment, et de façon non exhaustive : Gouvernement général de l'Afrique occidentale française, *Bréviaire du tourisme en AOF*, Paris, Larose, 1924, 8 p. ; Gouvernement général de l'Afrique occidentale française, *Petit guide du commerce, de l'industrie et de la colonisation en Afrique occidentale française. Indications succinctes à l'usage des personnes désireuses de venir en Afrique occidentale française ou de s'intéresser à des affaires existantes ou à créer dans la Colonie*, Paris, Émile Larose, 1928 ; Gouvernement général de l'Afrique occidentale française, *Guide du tourisme en Afrique occidentale française*, Rochefort-sur-Mer/ Paris, Thoyon-Thèze & Émile Larose, 1926. ; Gouvernement général de l'Afrique occidentale française, *Guide du tourisme en Afrique occidentale française*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, Larose, 1935 ; Agence économique de l'Afrique occidentale française (Paris), *Guide du tourisme en Afrique occidentale française et au Territoire du Togo sous mandat français*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Agence économique de l'Afrique occidentale française, 1938, 156 p. ; Gouvernement général de l'Afrique occidentale française, *Guide du tourisme en Afrique occidentale française et au territoire du Togo sous mandat français*, Paris, Agence économique de l'Afrique occidentale française, 1939, 160 p. ; Gouvernement Général de l'Afrique Équatoriale française, *Réglementation de la chasse en Afrique Équatoriale française*, Brazzaville, Imprimerie officielle, 1944. ; Ministère de la France d'Outre-mer, *Guide du tourisme en Afrique occidentale française et au Togo*, 6<sup>e</sup> édition, Paris, Agence des colonies / Touring-Club de France (Section coloniale), 1947.

<sup>28</sup> Gilbert Houlet, *Afrique occidentale française, Togo*, Paris, Hachette, « Les guides bleus illustrés », 1958.

<sup>29</sup> Yoland Marcin, *op. cit.*, p 28

<sup>30</sup> Trois sont entièrement délimités au début des années 1950 : l'un se situe entre Dakar et Abidjan, via la Guinée et notamment le Fouta Jallon ; l'autre (« Itinéraire soudanais de la boucle du Niger ») passe par Bamako et Tombouctou ; le troisième relie Niamey à Cotonou.



commandants de cercles continuent à être mis à contribution pour repérer des sites naturels propices, des zones cynégétiques agréables, pour faire organiser ponctuellement des danses et des cérémonies « traditionnelles », pour faciliter l'hébergement et la récréation des voyageurs.

La réflexion menée localement par les autorités fédérales se fait aussi dans un cadre de plus en plus large. Le général Octave-Frédéric Meynier, déjà connu pour son activité au Maghreb, intervient au nom de la France lors du *Congrès international de tourisme de Costermansville*, au Congo belge, en 1938<sup>31</sup>. Face aux réalisations réelles ou supposées des autres colonisateurs (la pratique touristique a effectivement pris son essor au Kenya, en Afrique du Sud, en Rhodésie du Nord), l'idée du retard touristique ouest et centre-africain s'installe dans le discours des décideurs français dès la fin des années 1930. Le modèle du *safari*, du *lodge* de chasse et du *rest house* se développe, tandis que la nécessité de protéger la faune fait son chemin. On commence ainsi à réglementer plus sévèrement la chasse – notamment par un octroi mieux raisonné des permis de chasse aux voyageurs de passage – et à envisager la création de réserves naturelles<sup>32</sup>. À l'exemple des *hill stations* britanniques, on voit aussi se développer, pour les coloniaux eux-mêmes, des stations climatiques ou thermales en Guinée<sup>33</sup>, au Cameroun, à Madagascar<sup>34</sup>...

De leur côté, les acteurs privés du tourisme se font plus nombreux. Les compagnies maritimes telles les *Chargeurs réunis*, *Fabre-Freyssinet*, la *Société Générale des Transports Maritimes*, proposent des liaisons fréquentes avec l'Afrique de l'Ouest et l'Afrique centrale au départ de Bordeaux, Marseille, le Havre, mais la traversée dure encore une vingtaine de jours. Bien sûr, leurs clients ne sont pas tous des touristes, loin de là. Mention est également faite, çà et là dans les archives, de la relâche d'un paquebot de croisière américain dans le port de Dakar ou d'Abidjan – et de la visite de la ville par ses passagers<sup>35</sup>. Dans la foulée de l'Exposition coloniale de 1931 – qui a peut-être suscité des vocations touristiques difficiles à évaluer – le *Touring Club de France* offre les tout premiers circuits organisés en Afrique subsaharienne (il semble qu'il y ait déjà des croisières et des circuits organisés depuis la Grande-Bretagne ou les États-unis, mais surtout sur les côtes

---

<sup>31</sup> Général Meynier, « Une organisation d'ensemble du grand tourisme intercolonial. Rapport présenté à l'assemblée générale du Comité Algérie-A.O.F. le 25 juin 1938 », in *Congrès international de tourisme de Costermansville, Congo belge. Points de vue algériens. Le rôle du grand tourisme intercolonial dans l'Afrique du XX<sup>e</sup> siècle*, Alger, Amis du Sahara/ Comité Algérie-A.O.F./ Office algérien d'action économique et touristique, s. d (vraisemblablement 1939).

<sup>32</sup> La réserve du W est classée en 1954. Elle s'étend entre Niger, Haute-Volta et Dahomey.

<sup>33</sup> Voir Marc Alberge, *La station climatique de Dalaba (Guinée) de 1932 à nos jours : du tourisme sanitaire au tourisme de loisirs*, Mémoire de maîtrise d'Histoire de l'Université de Toulouse-le Mirail, 2005. Ce travail étudie l'histoire d'une station sanitaire et climatique installée, à partir du début des années 1930, sur les hauteurs du Fouta Djallon, mais qui ne connaîtra son heure de gloire que dans les années 1950.

<sup>34</sup> Eric T. Jennings, *Curing the Colonisers. Hydrotherapy, Climatology and French Colonial Spas*, Durham and London, Duke University Press, 2006.

<sup>35</sup> Yoland Marcin, *op. cit.*, p. 15 sq.

africaines)<sup>36</sup>. Le premier voyage du *Touring Club* a lieu en novembre 1931 et concerne deux groupes de touristes quittant la France pour un grand tour de 49 jours, qui inclut l'Algérie et de l'A.O.F. : un premier groupe de sept personnes est dirigé par le général Andlauer ; le deuxième, par Edmond Chaix, membre éminent du *Touring Club*<sup>37</sup>. En 1933, un autre circuit encadré par le TCF concerne en tout et pour tout quinze touristes venus de métropole. De son côté, Thomas Cook propose une croisière au Sénégal en 1936, à l'occasion de l'inauguration de la cathédrale de Dakar qui aurait attiré près de deux cents touristes : visite de la ville et des alentours, pique-nique en brousse, séjour à Saint-Louis... tout est soigneusement planifié<sup>38</sup>.

On le voit, ces voyages de l'entre-deux-guerres demeurent confidentiels et sont réservés à une élite oisive et argentée ; mais ils sont pour le moins révélateurs d'une progression vers les tropiques des horizons touristiques français. Ils restent par ailleurs liés à la vision impériale de la Plus grande France, qui donne à voir aux voyageurs les fruits de l'œuvre coloniale outre-mer.

### **Après 1945, un effort de promotion du tourisme aux retombées encore modestes**

Toutes les sources soulignent un essor de l'activité après-guerre, même si l'on a bien du mal à obtenir les chiffres précis et si le nombre des touristes demeure modeste, comparé à ce qui se passe en Afrique du Nord. Dans les statistiques, on ne trouve par exemple pas de distinction entre un « pur » touriste et un voyageur se déplaçant pour affaires, ce qui rend le chiffrage des flux touristiques pratiquement impossible. Les observateurs institutionnels s'accordent cependant pour dire que le nombre des voyageurs et touristes augmente nettement dans les années 1945-1960<sup>39</sup>. La réalisation d'infrastructures de transport plus efficaces progresse dans le cadre des plans de développement de l'après-guerre ; ces progrès n'ont bien sûr pas le tourisme pour vocation première, mais l'activité touristique en profite par ricochet.

Les conditions de transport s'améliorent par ailleurs, à mesure que le nombre d'automobiles se multiplie dans les territoires coloniaux et que les lignes aériennes régulières mettent désormais Dakar ou Brazzaville à quelques heures de Paris<sup>40</sup>. Certes, le nombre des visiteurs est encore réduit

---

<sup>36</sup> Ellen Furlough, *art. cit.*, p 442

<sup>37</sup> « Le TCF en Afrique », *Revue du Touring Club de France*, 1931, p. 333 et Edmond Chaix, « Le TCF en Afrique française : premier voyage de tourisme colonial », *Revue du TCF*, 448, 1932, pp 67-68. Cité par Ellen Furlough.

<sup>38</sup> Jean-Pierre Richard, « Tourisme au Sénégal au temps des caques blancs », *France Europe Outre-Mer*, mai 1962, p. 36-38, cité par Yolande Marcin, *op. cit.*, p. 32.

<sup>39</sup> Charles Duvelle, directeur de l'ANTOM, in *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, n° spécial : « Le Tourisme en Afrique française », décembre 1955.

<sup>40</sup> Jean Haumonté, *Des ailes pour l'Afrique. Le développement de l'aéronautique en Afrique française coloniale (1945-*

au moment des indépendances, mais l'activité touristique, difficile à quantifier, ne cesse de progresser tout au long de la période coloniale, passant de quelques centaines de voyageurs dans les années 1920 à quelques milliers dans la décennie 1950.

La création d'organismes chargés de la « propagande touristique », l'appui déterminé aux infrastructures d'accueil (du « campement » à l'hôtellerie classique), la mise en place des premières réserves naturelles sur le modèle de l'Afrique anglophone, sont autant de mesures qui vont rendre possible un essor relatif du tourisme aofien et aefien après la Seconde guerre mondiale. Diverses institutions, agences publiques ou parapubliques, syndicats d'initiative et autres offices du tourisme essaient après 1945<sup>41</sup>. Chaque territoire d'AOF se dote d'organismes spécialisés, l'instar du syndicat d'initiative de Guinée qui ambitionne de faire de la colonie le centre d'attraction touristique de l'AOF, ou du syndicat d'initiative du Soudan<sup>42</sup>. Au niveau de la Fédération d'AEF, très en retard sur l'AOF, une réflexion sur le développement de la filière s'engage dans les années 1950<sup>43</sup> et un syndicat d'initiative est créé en 1956, sous l'impulsion du Haut-Commissaire Paul Chavet qui voit dans le tourisme un facteur de richesse pour ses territoires démunis<sup>44</sup>.

Après 1945, la métropole prend également le relais des efforts déployés dans les territoires. Un organisme dépendant du ministère de la France d'Outre-Mer voit le jour à Paris, avec pour mission d'organiser, d'encadrer et de développer le tourisme dans les colonies : il s'agit de l'Association Nationale pour le Développement du Tourisme outre-mer. L'ANTOM, fondée le 20 janvier 1955, regroupe des représentants du secteur privé, des administrateurs et des fonctionnaires du ministère de la France d'Outre-Mer<sup>45</sup>. Son but est, comme son nom l'indique, de promouvoir le tourisme dans les territoires français d'outre-mer et d'y constituer des associations locales. Elle fournit des renseignements pratiques aux voyageurs et collabore avec les agences de voyage et les compagnies aériennes. Basée à Paris, l'ANTOM a changé de nom au fur et à mesure que ses objectifs se sont modifiés et que les territoires ont accédé à l'indépendance. En 1957, elle devint Office national de tourisme outre-mer (O.N.T.O.M.) ; en 1960, Office central de tourisme outre-mer (O.C.T.O.M.) ; en 1961, après les indépendances, elle perdure un temps sous l'appellation d'Office inter-États du tourisme africain.

---

1960), Mémoire de maîtrise d'Histoire de l'Université de Toulouse-2, 2005.

<sup>41</sup> Voir Yoland Marcin, *op. cit.*, *passim*.

<sup>42</sup> *Idem*, p. 29

<sup>43</sup> A. Defert, « L'hôtellerie et le développement du tourisme en AEF », *France Outre-Mer*, février 1954, pp. 44-46 ; Jacques Mer, « Le Tourisme en Afrique équatoriale française », *Encyclopédie mensuelle d'outre-mer*, Paris, 1955.

<sup>44</sup> *Chroniques d'Outre-Mer*, février 1956, « Afrique Équatoriale française », *passim*.

<sup>45</sup> CAOM, Archives de l'Office National du Tourisme outre-mer, FR CAOM 150 COL 1 à 15. Le fonds de l'Office National du Tourisme outre-mer mériterait une exploration systématique.

Enfin, divers colloques et conférences<sup>46</sup> sont organisés, dès les années 1930 mais surtout après la Seconde Guerre mondiale, pour réfléchir aux moyens de promouvoir le tourisme au sud du Sahara : opuscules variés, rapports et recommandations officielles<sup>47</sup> se multiplient pour encourager les entrepreneurs locaux à développer des infrastructures touristiques correctes et pour inciter les voyageurs à mettre le cap sur les destinations coloniales encore méconnues.

Par ailleurs, le rôle des plans de développement de l'après-guerre, et notamment du FIDES, dans le financement d'infrastructures nouvelles, est non négligeable dans la facilitation des activités de tourisme : des sociétés d'économie mixte sont créées pour développer l'équipement hôtelier et le comité pour le tourisme de l'AOF se voit accorder des crédits en octobre 1954 pour équiper des gîtes d'étape sur les trois itinéraires touristiques aofiens déjà mentionnés.

Les entrepreneurs privés ne sont pas en reste dans ces dynamiques. Des agences de voyage comme Thomas Cook ou Havas, des compagnies de transport comme Air France, la C<sup>ie</sup> internationale des Wagons-Lits ou la C<sup>ie</sup> des Chargeurs Réunis commencent, à partir de la fin des années 1940, à vendre des circuits de deux, trois ou quatre semaines en AOF et en AEF, désormais accessibles par avion de ligne<sup>48</sup>. Dans les années 1950, on peut désormais acheter « clés en main » un circuit en Guinée auprès de Havas : le départ s'effectue le vendredi par DC3 d'Air France et le voyage, d'une douzaine de jours, « comprend la visite de Conakry, Kankan, Kerouane (où se trouve le *tata* de Samory et le cimetière des militaires de la conquête), Kindia, Dubréka, Loos et Forécariah »<sup>49</sup>.

La nouveauté de la période, c'est aussi la création de réserves et de parcs nationaux, sur le modèle britannique ou sud-africain – dont l'histoire reste en grande partie à faire pour l'empire français<sup>50</sup>. La chasse reste en effet une activité importante pratiquée par les touristes et parfois couplée à la pêche sportive, mais on cherche aussi le pur dépaysement et le contact avec une nature considérée comme intacte. Le safari-photo peut alors remplacer le safari traditionnel, d'autant que les matériels photographiques se sont considérablement allégés. À côté des paysages naturels, on

---

<sup>46</sup> Entre autres : Exposition coloniale internationale de Paris (Commissariat de l'AOF), *Le Tourisme en Afrique Occidentale française*, Paris, Larose, 1931, 24 p. ; Congrès international de tourisme de Costermansville, *Points de vue algériens. Le rôle du grand tourisme intercolonial dans l'Afrique du XX<sup>e</sup> siècle*, Amis du Sahara/ Comité Algérie-A.O.F./ Office algérien d'action économique et touristique, Alger, imprimerie de Charry, s. d (vraisemblablement 1939) ; 2<sup>e</sup> Congrès international du tourisme africain (Alger, 1947), Paris, Imprimerie de Chaix, 1949.

<sup>47</sup> Par exemple : *L'Afrique équatoriale française*, brochure éditée par le Service de l'Information du Haut-Commissariat de la République française à Brazzaville à l'occasion de la participation de l'AEF à la foire exposition de Brazzaville, Casablanca, édition Fontana, 1958, 42 p ; *Le Tourisme en Afrique orientale britannique. Rapport de mission par P. Cabon, Directeur de l'Office du tourisme de l'A.E.F.*, Office du tourisme de l'A.E.F. (Brazzaville), 1956.

<sup>48</sup> Jean Haumonté, *op. cit.*

<sup>49</sup> Yoland Marcin, *op. cit.*, p. 32.

<sup>50</sup> On a déjà évoqué la création, en 1954, de la réserve du W.

cherche à visiter des sites historiques – les sites monumentaux étant toutefois rares en Afrique subsaharienne –, mais aussi à découvrir du « pittoresque » (marchés, artisanat, tribus « authentiques », danses dogon dans la falaise de Bandiagara, etc.)<sup>51</sup>. Tout cela a bien sûr des répercussions sur les populations en termes d'emplois et d'activités. Les productions artisanales vantées dans les guides touristiques, semblent d'ailleurs déjà se standardiser et s'orienter vers le goût des touristes.

Si le rôle des autorités aofiennes et aefiennes est plus que jamais primordial, il semble que le tourisme en Afrique perde peu à peu de sa saveur coloniale au fil des années 1950 : l'exaltation de l'œuvre coloniale n'est plus au goût du jour comme elle pouvait l'être dans les années 1920 ou 1930. La finalité du tourisme n'est plus tant la « leçon de choses coloniale »<sup>52</sup> que le développement économique des territoires. Dans ce contexte – et sous la tutelle discrète mais réelle de l'Administration –, les acteurs privés ont graduellement su tirer leur épingle du jeu... sans nécessairement attirer une clientèle touristique très fournie vers les horizons africains.

À bien des égards, la réflexion collective entamée sur le tourisme colonial au Maghreb a mis l'accent sur l'importance prise par cette activité en apparence secondaire dans les modalités de la domination européenne. L'histoire de l'émergence du tourisme en Afrique tropicale française n'en est qu'à ses débuts. L'impulsion donnée par les spécialistes du tourisme au Maghreb a donc eu le grand mérite d'aiguillonner la curiosité vers d'autres espaces coloniaux, où la promotion touristique a été moins précoce, moins poussée, moins organisée qu'au Maroc, en Algérie ou en Tunisie.

Ce faisant, l'étude de l'émergence du tourisme en AOF et en AEF apparaît comme un prolongement intéressant des nombreuses recherches déjà développées pour le nord du Sahara. Les premières pratiques touristiques repérables en Afrique occidentale sont plus ténues, plus lentes à se mettre en place et concernent un nombre beaucoup plus réduit de personnes. L'activité touristique n'y a pas engendré de flux économiques comparables, ni mobilisé un nombre aussi important d'acteurs autochtones (guides, conservateurs, artisans, etc.). Les pratiques touristiques y sont demeurées plus durablement individuelles et vécues sur le mode de l'exploration de terres inconnues. On constate cependant des éléments assez comparables à ce qui se passe au Nord du Sahara, en dépit des effets de décalage chronologique : le volontarisme des autorités coloniales à

---

<sup>51</sup> Sur ces questions de mise en tourisme des cultures africaines, voir Sophie Dulucq, article cité, *Cahiers d'Études africaines*, n° 193-194, 2009.

<sup>52</sup> Ellen Furlough, *art. cit.*

développer un secteur qui pouvait à la fois servir des intérêts politiques et économiques ; la complémentarité recherchée entre acteurs publics et acteurs privés.

En revanche, à l'inverse des réussites flagrantes constatées au Maroc, le tourisme en AOF et en AEF est resté, durant la période coloniale, une activité souhaitée, encouragée, théorisée, mais dont le développement effectif est demeuré embryonnaire. Pour autant, un certain nombre d'ingrédients sont réunis dès la fin de la période de la domination française : l'héritage colonial a pesé en termes d'infrastructures de transport, de valorisation touristique (priorité à la découverte de la faune, de la chasse, de la « culture africaine authentique ») et en termes de construction des représentations de l'Afrique et des Africains.